

Guillaume APOLLINAIRE

**LA CHANSON DU MAL AIMÉ**

Alcools

1913



————— La Gabkalothèque —————



À Paul Léautaud

*Et je chantais cette romance  
En 1903 sans savoir  
Que mon amour à la semblance  
Du beau Phénix s'il meurt un soir  
Le matin voit sa renaissance*

Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre  
Et le regard qu'il me jeta  
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait mains dans les poches  
Nous semblions entre les maisons  
Onde ouverte de la Mer Rouge  
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques  
Si tu ne fus pas bien aimée  
Je suis le souverain d'Égypte  
Sa sœur-épouse son armée  
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant  
De tous les feux de ses façades  
Plaies du brouillard sanguinolent  
Où se lamentaient les façades  
Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine  
La cicatrice à son cou nu  
Sortit saoule d'une taverne  
Au moment où je reconnus  
La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin  
Dans sa patrie le sage Ulysse  
Son vieux chien de lui se souvint  
Près d'un tapis de haute lisse  
Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale  
Las de vaincre se réjouit  
Quand il la retrouva plus pâle  
D'attente et d'amour yeux pâlis  
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux  
Lorsque le faux amour et celle  
Dont je suis encore amoureux  
Heurtant leurs ombres infidèles  
Me rendirent si malheureux

Regrets sur quoi l'enfer se fonde  
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes voeux  
Pour son baiser les rois du monde  
Seraient morts les pauvres fameux  
Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé  
Reviens le soleil de Pâques  
Pour chauffer un cœur plus glacé  
Que les quarante de Sébaste  
Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir

Adieu faux amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année  
C'était l'aube d'un jour d'avril  
J'ai chanté ma joie bien-aimée  
Chanté l'amour à voix virile  
Au moment d'amour de l'année

AUBADE  
CHANTÉE À LAËTERE UN AN PASSÉ

*C'est le printemps viens-t'en Pâquette  
Te promener au bois joli  
Les poules dans la cour caquètent  
L'aube au ciel fait de roses plis  
L'amour chemine à ta conquête*

*Mars et Vénus sont revenus  
Ils s'embrassent à bouches folles  
Devant des sites ingénus  
Où sous les roses qui feuilloient  
De beau dieux roses dansent nus*

*Viens ma tendresse est la régente  
De la floraison qui paraît  
La nature est belle et touchante  
Pan siffle dans la forêt  
Les grenouilles humides chantent*

Beaucoup de ces dieux ont péri  
C'est sur eux que pleurent les saules  
Le grand Pan l'amour Jésus-Christ  
Sont bien morts et les chats miaulent  
Dans la cour je pleure à Paris

Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes  
La romance du mal aimé  
Et des chansons pour les sirènes

L'amour est mort j'en suis tremblant  
J'adore de belles idoles  
Les souvenirs lui ressemblant  
Comme la femme de Mausole  
Je reste fidèle et dolent

Je suis fidèle comme un dogue  
Au maître le lierre au tronc  
Et les Cosaques Zaporogues  
Ivrognes pieux et larrons  
Aux steppes et au décalogue

Portez comme un joug le Croissant  
Qu'interrogent les astrologues  
Je suis le Sultan tout-puissant  
O mes Cosaques Zaporogues  
Votre Seigneur éblouissant

Devenez mes sujets fidèles  
Leur avait écrit le Sultan  
Ils rirent à cette nouvelle  
Et répondirent à l'instant  
À la lueur d'une chandelle



RÉPONSE DES COSAQUES ZAPOROGUES  
AU SULTAN DE CONSTANTINOPLE

*Plus criminel que Barrabas  
Cornu comme les mauvais anges  
Quel Belzébuth es-tu là-bas  
Nourri d'immondice et de fange  
Nous n'irons pas à tes sabbats*

*Poisson pourri de Salonique  
Long collier des sommeils affreux  
D'yeux arrachés à coup de pique  
Ta mère fit un pet foireux  
Et tu naquies de sa colique*

*Boureau de Podolie Amant  
Des plaies des ulcères des croûtes  
Groin de cochon cul de jument  
Tes richesses garde-les toutes  
Pour payer tes médicaments*

Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain  
Et belle comme une panthère  
Amour vos baisers florentins  
Avaient une saveur amère  
Qui a rebuté nos destins

Ses regards laissaient une traîne  
D'étoiles dans les soirs tremblants  
Dans ses yeux nageaient les sirènes  
Et nos baisers mordus sanglants  
Faisaient pleurer nos fées marraines

Mais en vérité je l'attends  
Avec mon cœur avec mon âme  
Et sur le pont des Reviens-t'en  
Si jamais revient cette femme  
Je lui dirai Je suis content

Mon cœur et ma tête se vident  
Tout le ciel s'écoule par eux  
O mes tonneaux des Danaïdes  
Comment faire pour être heureux  
Comme un petit enfant candide

Je ne veux jamais l'oublier  
Ma colombe ma blanche rade  
O marguerite exfoliée  
Mon île au loin ma Désirade  
Ma rose mon giroflier

Les satyres et les pyraustes  
Les égyptans les feux follets  
Et les destins damnés ou faustes  
La corde au cou comme à Calais  
Sur ma douleur quel holocauste

Douleur qui doubles les destins  
La licorne et le capricorne  
Mon âme et mon corps incertain  
Te fuient ô bucher divin qu'ornent  
Des astres des fleurs du matin

Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire  
Tes prêtres fous t'ont-ils paré  
Tes victimes en robe noire  
Ont-elles vainement pleuré  
Malheur dieu qu'il ne faut pas croire

Et toi qui me suis en rampant  
Dieu de mes dieux morts en automne  
Tu mesures combien d'empans  
J'ai droit que la terre me donne  
Ô mon ombre ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes  
Je t'ai menée souviens-t'en bien  
Ténébreuse épouse que j'aime  
Tu es à moi en n'étant rien  
Ô mon ombre en deuil de moi-même

L'hiver est mort tout enneigé  
On a brûlé les ruches blanches  
Dans les jardins et les vergers  
Les oiseaux chantent sur les branches  
Le printemps clair l'avril léger

Mort d'immortels argyraspides  
La neige aux boucliers d'argent  
Fuit les dendrophores livides  
Du printemps cher aux pauvres gens  
Qui resourient les yeux humides

Et moi j'ai le cœur aussi gros  
Qu'un cul de dame damascène  
Ô mon amour je t'aimais trop  
Et maintenant j'ai trop de peine  
Les sept épées hors du fourreau

Sept épées de mélancolie  
Sans morfil ô claires douleurs  
Sont dans mon cœur et la folie  
Veut raisonner pour mon malheur  
Comment voulez-vous que j'oublie

## LES SEPT ÉPÉES

*La première est toute d'argent  
Et son nom tremblant c'est Pâline  
Sa lame un ciel d'hiver neigeant  
Son destin sanglant gibeline  
Vulcain mourut en la forgeant*

*La seconde nommée Noubosse  
Est un bel arc-en-ciel joyeux  
Les dieux s'en servent à leurs noces  
Elle a tué trente Bé-Rieux  
Et fut douée par Carabosse*

*La troisième bleu féminin  
N'en est pas moins un chibriape  
Appelé Lul de Faltenin  
Et que porte sur une nappe  
L'Hermès Ernest devenu nain*

*La quatrième Malourène  
Est un fleuve vert et doré  
C'est le soir quand les riveraines  
Y baignent leurs corps adorés  
Et des chants de rameurs s'y traînent*

*La cinquième Sainte-Fabeau  
C'est la plus belle des quenouilles  
C'est un cyprès sur un tombeau  
Où les quatre vents s'agenouillent  
Et chaque nuit c'est un flambeau*

*La sixième métal de gloire  
C'est l'ami aux si douces mains  
Dont chaque matin nous sépare  
Adieu voilà votre chemin  
Les coqs s'épuisaient en fanfares*

*Et la septième s'exténue  
Une femme une rose morte  
Merci que le dernier venu  
Sur mon amour ferme la porte  
Je ne vous ai jamais connue*

Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon  
Le chant du firmament nous mènent  
A sons perdus leurs violons  
Font danser notre race humaine  
Sur la descente à reculons

Destins destins impénétrables  
Rois secoués par la folie  
Et ces grelottantes étoiles  
De fausses femmes dans vos lits  
Aux déserts que l'histoire accable

Luitpold le vieux prince régent  
Tuteur de deux royautés folles  
Sanglote-t-il en y songeant  
Quand vacillent les lucioles  
Mouches dorées de la Saint-Jean

Près d'un château sans châtelaine  
La barque aux barcarols chantants  
Sur un lac blanc et sous l'haleine  
Des vents qui tremblent au printemps  
Voguait cygne mourant sirène

Un jour le roi dans l'eau d'argent  
Se noya puis la bouche ouverte  
Il s'en revint en surnageant  
Sur la rive dormir inerte  
Face tournée au ciel changeant

Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris  
Triste et mélodieux délire  
J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent  
Et les orgues de Barbarie  
Y sanglotent dans les cours grises  
Les fleurs aux balcons de Paris  
Penchent comme la tour de Pise

Soirs de Paris ivres du gin  
Flambant de l'électricité  
Les tramways feux verts sur l'échine  
Musiquent au long des portées  
De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée  
Crient tout l'amour de leurs tziganes  
De tous leurs siphons enrhumés  
De leurs garçons vêtus d'un pagne  
Vers toi toi que j'ai tant aimée



Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes  
La romance du mal aimé  
Et des chansons pour les sirènes